

PORTAIT

Dr Ali Reguigui

Un des plus anciens immigrants d'origine africaine à la Laurentienne

Entrevue
réalisée
par
Amélie
Hien

Professeur titulaire au Département d'Études françaises de l'Université Laurentienne, Monsieur Ali Reguigui vit au Canada depuis près de 26 ans et est installé à Sudbury depuis environ 21 ans. Marié et père d'une jeune fille prénommée Leïla, le Pr Reguigui est originaire de la Tunisie. Il nous parle de la ville de Sudbury qu'il a vu grandir et où, dit-il, on vit bien. Après deux décennies à l'Université Laurentienne, il nous décrit également son parcours professionnel et nous livre son opinion sur cette institution qu'il considère comme une des plus ouvertes à Sudbury pour l'intégration professionnelle des immigrants, quelle que soit leur origine. Activement impliqué dans la vie et le fonctionnement de l'Université Laurentienne, Monsieur Reguigui y a développé divers programmes d'études. Nous vous invitons à découvrir ou à redécouvrir l'homme à travers, entre autres, les projets qu'il a réalisés et ceux toujours en cours.

Monsieur Reguigui, à part Sudbury, dans quelle autre ville canadienne avez-vous vécu ?

J'ai passé cinq ans dans la ville de Québec avant de venir à Sudbury. Je suis au Canada depuis 1984 et à Sudbury depuis 1989.



Le Dr Ali Riguigui

Il paraît que vous êtes le doyen ou l'un des doyens parmi les Africains qui ont choisi de s'établir à Sudbury ?

En effet, je pense que je le suis.

Pouvez-vous nous expliquer ce qui vous a amené à opter pour cette ville plutôt que pour une autre ? Racontez-nous comment est née, chez vous, cette idée de vous installer à Sudbury et comment vous avez réussi à convaincre votre épouse de vous suivre.

Mon épouse, qui vient du nord de l'Ontario et qui est ancienne de l'Université Laurentienne, avait l'obligation de retourner au Département de français de l'Université Laurentienne pour y enseigner. J'étais doctorant à l'Université Laval et la rédaction de la thèse était avancée. Alors, nous avons décidé de venir nous installer à Sudbury et c'est ici que notre fille Leïla est née. Donc, je n'ai pas eu à convain-

cre mon épouse de me suivre, comme je viens de le dire, c'est plutôt mon épouse qui m'a convaincu de la suivre à Sudbury. J'y suis venu par obligation, mais j'y suis resté par choix.

Comment s'est effectué l'exploration du marché de l'emploi à Sudbury ?

En arrivant à Sudbury, j'ai continué mon travail de rédaction et j'ai été engagé en 1989 comme chargé de cours à temps partiel pour enseigner un cours en français langue seconde au Département de français de l'Université Laurentienne.

Connaissiez-vous déjà des gens à Sudbury avant de décider de venir vous y installer ?

Je connaissais déjà quelques amis de mon épouse qui étaient venus nous visiter à Québec bien avant que les choses se dessinent pour Sudbury.

Vous êtes enseignant à l'Université Laurentienne depuis deux décennies. Jusqu'à quel point êtes-vous impliqué dans la vie et dans la croissance de cette institution ?

Je suis professeur à plein temps à l'Université Laurentienne depuis 1990. J'ai participé activement à la vie de l'Université à tous les niveaux. J'ai siégé sur la majorité des comités de l'Université. J'ai occupé les postes de directeur du Département de français de 1995 à 1998, de vice-doyen aux affaires francophones de 1992 à 1996 et de vice-doyen aux affaires anglophones de la Faculté des Humanités de 1995 à 1996.

J'ai développé des programmes universitaires, dont le baccalauréat en langue et linguistique (devenu aujourd'hui programme en Études françaises), le baccalauréat et la maîtrise ès sciences de la santé en orthophonie. Ces programmes sont d'une importance extrême pour la communauté franco-ontarienne, car ils auront un impact certain dans le système d'éducation et chez les populations présentant des troubles de la communication.

J'ai aussi fondé et dirigé des revues scientifiques (*Revue Arachné*, *Revue du Nouvel-Ontario* et *Nouvelles perspectives en sciences sociales*) et une monographie universitaire scientifique (*Série monographique en sciences humaines*), totalisant environ 30 volumes.

Je travaille présentement avec des collègues sur la création d'un observatoire de la langue française parlée en Ontario. Le projet s'appuie sur la numérisation, la saisie et le traitement informatisé de vieux et de nouveaux documents sonores, des entrevues radiophoniques et télévisuelles, de même que des enquêtes de terrain. J'anticipe que ce projet aura un impact important sur les recherches linguistiques en Ontario et au Canada.

Pouvez-vous nous expliquer brièvement en quoi consiste ce projet et quels sont ses objectifs ?

Ce projet vise à documenter la langue française parlée en Ontario, à l'étudier synchroniquement et diachroniquement sous les angles linguistiques et sociolinguistiques pour enfin doter les Franco-Ontariens de leur propre Trésor. Évidemment, il s'agit d'un projet de longue haleine qui ne se réalisera qu'au prix de grandes subventions et du travail concerté de plusieurs équipes de recherches interdisciplinaires.

Diriez-vous que la vie d'universitaire est palpitante, exigeante, passionnante, enrichissante (dans les différents sens du terme) ?

L'Université est le lieu où le vrai chercheur tente d'accomplir son humanité. La vie universitaire est certes exigeante, mais combien passionnante et enrichissante. Le chercheur universitaire est au cœur de l'action intellectuelle. Il se frotte aux idées qui façonnent le monde et, par son enseignement, il façonne l'avenir. C'est pourquoi son rôle est important et délicat.

Je ne dispose pas de statistiques précises à ce sujet, mais il me semble que les immigrants, y compris ceux d'origine africaine, sont dans une proportion assez importante à l'Université Laurentienne, comparativement à d'autres universités situées dans de plus grandes villes canadiennes. À votre avis, qu'est-ce qui expliquerait cela ?

Je pense en effet que les immigrants africains sont de plus en plus nombreux à Sudbury. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène. Tout d'abord, les immigrants africains qui viennent s'établir à Sudbury sont de jeunes parents ou de jeunes couples plutôt que de jeunes célibataires. Ceux-là ont tendance à privilégier de petits milieux accueillants, calmes et sécuritaires où ils peuvent fonder une famille. Ensuite, étant donné que l'Université Laurentienne est jeune, elle connaît une expansion qui coïncide avec l'arrivée de ces nouveaux types d'immigrants. À l'opposé des autres secteurs d'activité où les ordres professionnels posent encore des obstacles à l'intégration des immigrants, l'Université demeure le milieu le plus accessible. Mais, cela ne se fait pas sans embûches non plus. Les diplômés nationaux ont encore la vie difficile.

À votre avis, qu'est-ce qui fait l'intérêt particulier de cette ville et de cette université ?

Cette ville offre un paysage des plus beaux et des plus riches : forêts, lacs, quatre saisons, neige, pluie, soleil, brise. Cette ville offre une vie culturelle palpitante : littérature, poésie, théâtre, musique, diversité. Cette ville offre une université en pleine expansion : nouvelles perspectives, nouveaux programmes, nouveaux défis, nouveaux partenariats. Cette ville est toute faite pour les gens qui veulent bâtir quelque chose.

Comment décririez-vous votre vie en tant que francophone à Sudbury ?

Ma vie à Sudbury en tant que francophone est très passionnante. Elle est pleine intellectuellement, personnellement et socialement.

Comment se traduit votre implication dans la vie de la communauté sudburoise ?

Je participe à toutes les activités de la communauté sudburoise : concerts, pièces de théâtre, festivals de musique, expositions de livres, de peinture, conférences, manifestations culinaires.

En considérant les différents aspects de la vie : politique, social, économique, professionnel, culturel, etc. quels sont les changements fondamentaux que vous avez vus se produire au cours de ces 20 dernières années à Sudbury ?

Durant les deux dernières décennies, Sudbury a connu beaucoup de changements. Malgré les crises ponctuelles qui ont secoué la province et le pays, la ville que j'ai connue il y a 20 ans n'est plus la même. La ville s'est beaucoup transformée au niveau de ses infrastructures : systèmes d'égouts, routes, ponts, collèges, université, hôpital. Le secteur économique s'est revitalisé avec la construction et l'implantation de grandes, de moyennes et de petites entreprises de services et de commerces, et la construction urbaine a connu une explosion. De plus, la population est devenue beaucoup plus diversifiée.

Un dernier mot ?

On vit bien à Sudbury.

Je vous remercie de nous avoir accordé cette entrevue.